



Flouf! Fait le vol d'une missive qui vient d'être glissée dans la fente de la porte servant de boîte aux lettres. Flock! L'enveloppe atterrit sur le plancher. Enfin, le formulaire de demande de visa pour l'Inde! Je m'assois. Ouch! Je me relève aussitôt, car ma fesse gauche est encore sous le choc d'un douloureux vaccin. D'autant plus douloureux qu'il est accompagné d'un souvenir, celui de l'infirmière de la clinique des voyageurs me rappelant l'importance de protéger ma peau contre les ultraviolets, étant donné mon... (elle a hésité) mon affection héréditaire. Son regard est passé sur mon épiderme comme une feuille de papier-émeri numéro 220, puis le mot « héréditaire » est venu réduire en poussière notre conversation.

Prénom : Bouda. Nom de famille : Painchaud. Date et lieu de naissance : 18 mars 1988, Inde. Nom du père : néant. Nom de la mère : Barbara Painchaud. Pour remplir le reste du formulaire, j'ai dû sortir la valise rouge, seul héritage de ma mère, afin de vérifier la date de son décès, le 13 juillet 1992. Ce matin-là, j'ai alors compris que j'étais albinos et que je le serais pour le reste de ma vie. Un homme sans pigment aux yeux roses, avec, en plus, des oreilles vraiment trop grandes pour sa tête, toute proportion considérée.

Tante Ida, qui m'a gardé dans les premiers temps, m'a expliqué que j'étais albinos parce que ma mère, Barbara, se serait trop exposée aux rayons solaires pendant ses neuf longs mois de grossesse passés en Inde. Elle prétendait aussi que le fait d'accoucher d'urgence sous un arbre, comme ici dans un taxi, a provoqué un tel choc émotif que j'ai perdu tous les pigments de ma peau, de mes cheveux, de mes poils et de mes iris.

Dans les moments les plus difficiles de ma première année scolaire, mon grand-père me murmurait, pour me consoler de ma peau si rouge, que je ressemblais, d'une certaine façon, à Krishna. Il sortait alors son livre sur l'hindouisme, à la page de cet être magnifique à la peau bleue. Ça me réconfortait pour une ou deux semaines, mais ma grand-mère revenait toujours avec cette idée abracadabrante que, là-bas, ils ne savaient pas faire les Blancs, ne connaissaient pas la recette et m'avaient tout simplement raté en mettant trop de rouge dans le blanc. Ma grand-mère a grandi à la campagne, très loin en Gaspésie où l'électricité est arrivée très

tard dans sa vie. Elle est issue de cette époque qu'on appelle *La Grande Noirceur*. Aussi, faut-il lui pardonner, a toujours dit mon grand-père qui lui est né en ville et a lu en entier *Le Monde indien* dans la collection *Beauté du monde* de Larousse, seul livre intéressant de sa bibliothèque avec celui sur l'hindouisme.

Ma parenté immédiate est assez réduite et peu recommandable si je la compare aux vénérables familles que l'on retrouve dans de nombreux romans indiens. Mais ma mère aurait pu être célèbre, car lorsqu'elle a quitté le Québec pour l'Inde, elle s'apprêtait à terminer un doctorat en botanique sur les différents figuiers de l'Inde, principalement le *figus religiosa*, appelé aussi figuier des pagodes, pippal ou arbre du Bodhi. Pourquoi cette espèce d'arbre en particulier, pourquoi pas une essence du Québec? Personne ne saurait dire.

Pour mes 18 ans, j'ai décidé de retourner dans ce pays que ma mère a tant aimé afin de retrouver l'arbre sous lequel je suis né; de m'asseoir sous son feuillage; de ne rien dire; d'appuyer ma tête contre son tronc; d'écouter passer le temps le long de ses branches; de percevoir les chuchotements de ses racines. J'ai l'oreille fine, car je travaille à temps partiel comme bruiteur pour une firme de production de films. Je peux imiter le bruit d'un train en quelques onomatopées, le jazz nonchalant d'un homme qui traîne les pieds par un jour d'été et bien d'autres mélodies du quotidien. Je ne vais pas en Inde pour y trouver le bonheur puisqu'il est en moi depuis ma naissance, endormi près de ma veine sous-clavière dans une minuscule boîte de chair rose que j'ouvre parfois pour y laisser jaillir le cri d'un paon de Mysore ou celui d'un singe des collines du Nilgiri.

Selon le journal de ma mère, qu'elle a rédigé dans un cahier d'écoliers sur lequel est écrit *Ashwani, Deluxe Book*, il y aurait en Inde des silences aussi vastes que ceux de la baie James et de la baie d'Hudson réunis et parfois, à l'opposé, dans de grandes villes comme Madras et Bombay, il y aurait des *milliers de machines à bruits, à libido, à pavoisement, à vanité*. J'ai l'impression de les entendre pétarader. Après tout, j'ai parcouru la presque totalité de l'Inde dans le ventre de ma mère où tout, de loin, me paraissait comme un agréable vacarme jusqu'au jour où un pétard a éclaté sous ses pieds lors de la fête Diwali, la plus bruyante fête du calendrier hindouiste. Je me souviens très bien de l'affolement de ma mère, du fracas du sang dans ses artères. Si, ce jour-là, question sécurité, je m'étais empressé de naître pour aller vérifier ce qui était arrivé à ma mère, je me serais sans doute appelé Rama. Rama rentrant d'exil et, pour qui, lors de ce festival, on allume des lampes à l'huile afin de lui indiquer le chemin.

J'ai aussi appris à compter dès que moi, mon fœtus et ma mère avons pris un train de nuit ensemble. Ma mère très fatiguée n'en finissait plus de compter non pas des moutons, mais les troncs d'un figuier banyan entrevu la veille, jusqu'à 350 gros et 3 000 petits. Moi, les chiffres ne m'ont jamais intéressés; mon fœtus, lui, semblait plus concerné par la gestion de son temps, car il avait une date butoir; ma mère, elle, aimait compter, répertorier et mesurer en mètres et centimètres la circonférence des arbres. Aussi, quand, à Calcutta, elle s'est retrouvée devant le plus grand figuier banyan de l'Inde, 412 m de circonférence, les battements accélérés de son cœur m'ont grandement inquiété. J'ai dû la

rappeler à l'ordre, d'autant plus qu'il semblait faire très chaud à l'extérieur, selon les indicateurs sensoriels de mon fœtus.

Mais ce dont je me souviens le plus, même si mes amis me disent que c'est impossible; que je devrais consulter un psychologue... ce dont je me souviens le plus c'est des mouvements lents de ma mère à son lever, suivis d'un mot que j'entendais au loin de mon liquide amniotique, de ma capsule étanche. Au début, j'entendais le mot *ail*, puis, au fur et à mesure que mes oreilles se sont développées, le mot s'est précisé, est devenu *chai* qui signifie, en hindi, *thé au lait parfois épicé*. Tout en caressant son ventre de ses mains de maman, le lait chaud parcourait son oesophage et venait remplir son existence d'une immense félicité. Je me laissais alors bercer par la sonorité de son souffle et le téléchargement de sa voix dans le mot *chai*.

\*

Aujourd'hui, 18 mars 2008, 18 ans, 18 h, à l'aéroport P-E-Trudeau, il y a des bruits de toutes sortes, de la musique sérielle des roulettes des valises au tam-tam des cœurs qui se quittent au *mouche-mouche* des enfants grippés. Dans la salle de départ, j'allume une ampoule de cent watts dans ma tête, une vieille technique de mon grand-père pour m'ouvrir au monde. Une fois dans l'avion, je respire tout l'air que le Boeing libère en décollant, en m'arrachant du sol.

Enfin! Je pars. Je me souviens de mon premier jour d'école. Enfin! Je partais après de multiples vérifications. Le crayon était-il dans le coffre ? Le sac d'écoliers bien fermé ? Mes mains bien lavées ? Puis, Bouda, mon prénom avait rebondi sur le tableau vert pour aller ensuite s'écraser dans la bouche savante de l'institutrice qui s'empressa de m'apprendre que je portais le nom d'un dieu. Quoi ? Pardon ? Inquiet, je suis retourné à la maison et j'ai demandé à mon grand-père si je portais vraiment le nom d'un dieu. Si... si c'était permis. Il n'a pas pu ni voulu tout m'expliquer, car je ne connaissais pas encore les lettres de l'alphabet, mais, chose certaine, on pouvait porter n'importe quel prénom. En attendant, je n'avais qu'à allumer une petite lumière dans ma tête chaque fois qu'on allait prononcer mon prénom afin que tout le monde puisse voir en dedans de moi et n'ait pas peur d'entrer venir jouer avec moi.

Et un soir, après un long devoir sur la dernière lettre de l'alphabet, l'explication de mon grand-père est arrivée, a rempli le salon d'illuminations.

- Le nom du dieu est BOUDDHA. Dans ton prénom BOUDA, il n'y a pas de deuxième «d» pour dieu et pas de «h» parce que...

Je ne l'ai plus écouté, soulagé de ne pas être un dieu, d'être un homme normal, malgré la couleur de ma peau et j'ai ouvert la minuscule boîte de chair rose au fond de mon bonheur pour faire sortir le barrissement d'un éléphant content. Mais tout au long de mon enfance, chaque fois qu'un mot commençant par «h» venait à passer, je dressais l'oreille. Ainsi, j'ai consulté mon dictionnaire quand tante Ida a fait une phlébite et qu'on lui a injecté de l'*héparine*. Je connais maintenant la signification de presque tous les mots commençant pas «h», y compris le mot *hyperacousie*, exagération de l'acuité auditive qui pourrait me faire déceler les moindres bruits détracteurs des moteurs de l'avion : je relaxe.

Je serais donc un homme sans «h», sans *heure* de naissance, puisqu'après avoir inscrit le lieu et la date de ma naissance dans son cahier *Ashwani, Deluxe Book*, ma mère n'a plus rien noté, oubliant à tout jamais l'heure de ma naissance si utile pour dresser l'horoscope. Je serais donc aussi un faux bouddha, sans double «d», car je ne suis pas né, comme l'avait souhaité ma mère, à Bodh-Gaya, à 100 kilomètres de Patna, sous une pousse du banyan sacré sous laquelle s'est assis Bouddha. Personnellement, j'aime autant ça, car le destin m'a permis de voir le jour sous un arbre encore plus spectaculaire que le figuier banyan. Ainsi, dès ma venue au monde, un arbre d'un seul tronc a plongé ses racines dans le ciel et m'a enveloppé de ses branches. Je me rappellerai à tout jamais le corps chaud de ma mère, le coup d'état du fœtus, mes premières agitations et, après quelques instants d'hésitation, ma sortie triomphale sous un arbre magnifique et extrêmement rare en Inde : un baobab, à Mandu dans le Madhya Pradesh. Dans son cahier, à côté de ma date de naissance, ma mère m'explique même comment m'y rendre en passant par Indore. Et si je suis vraiment chanceux, je pourrai retrouver la femme qui m'a aidé à naître. J'ai un prénom, Vijayalakshmi ; une adresse, plutôt vague : près du troisième baobab en descendant de l'autobus. De toute façon, tout le monde me reconnaîtra. Un homme sans pigment aux yeux roses, avec, en plus, des oreilles vraiment trop grandes pour sa tête, toute proportion considérée... ça ne s'oublie pas, même s'il a grandi.